

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub L'oeil

Nicolas Tremblay



Number 84, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3273ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2005). Cycle pub : l'oeil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 64–70.

Cycle pub Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

«L'œil» est la neuvième nouvelle du cycle à paraître dans XYZ.
La revue de la nouvelle.

L'œil

[...] l'«homme écranique» projette ses structures dans le monde virtuel qu'il appelle réalité.

Michaël La Chance,
Les penseurs de fer

Le sommeil d'Alfred Ziglote s'agite, ses yeux bougent sous ses paupières. Les draps, tirés jusque sous son menton, s'animent et imitent le mouvement houleux de la peau qui recouvre les organes de la vue en convulsion. À l'intérieur du crâne du dormeur, des images oniriques occupent et hantent la scène de son esprit. Dans son rêve, Ziglote visite une grotte et observe des peintures pariétales. Avant de se coucher, ce soir même, il avait regardé à la télévision, sur l'écran géant du poste qui couvre la superficie de tout un mur de son salon, un documentaire sur la vieille découverte de la grotte de Lascaux. Un caméraman promenait son projecteur lumineux sur les parois de pierre tandis qu'une lentille captait les reproductions peintes de grands bovidés. On entendait les commentaires d'une voix off

sur la qualité des dessins, leur âge ainsi que leur usure accélérée depuis leur découverte, à cause des flashes répétés des appareils photographiques de nombreux touristes qui viennent voir, par l'entremise de leur appareil, cette pièce de curiosité préhistorique. « L'exposition à la lumière altère et défraîchit les peintures », disait tristement la voix. Tout comme dans le documentaire, Ziglote voit, dans son rêve, qui récupère ces éléments diurnes, les représentations des animaux de très près, rien ne vient s'interposer dans le champ du regard entre le point de vue et les images. (Dans le documentaire survenait, à deux reprises, une main qui désignait une partie du dessin ou le relief d'une gravure, puis elle disparaissait subitement ; à part cette exception, l'ensemble demeurerait conforme au rêve — mais il faudrait dire cela à l'envers.) Enfin, le regard progresse silencieusement et n'a pas aussitôt éclairé un dessin que le précédent tombe dans l'obscurité la plus opaque. Pendant un instant, le champ de la vision est aspiré vers l'arrière et Ziglote se voit, plié en deux, les mains appuyées sur ses genoux, coiffé d'un casque muni d'une lampe frontale. Il réintègre toutefois rapidement son corps qui, selon son souvenir évanescant, avait l'aspect drôle et étrange d'un bonhomme, d'une figurine : sa tête et son visage (la boule d'un bilboquet) semblaient accrochés à une tige avec deux longues pattes et deux bras semblables à des branches minces et sèches. De retour dans la tête de son rêve, sa vision se fige et s'arrête sur le ventre d'une vache. Le dessin vacille mais ne bouge pas (c'est-à-dire que l'animal demeure en place), comme si la pierre en dessous bouillonnait tout à coup. Peu à peu la représentation devient parfaite, la peau se précise, on perçoit bien son duvet blanc tacheté, et, après un moment, la peau rougit, comme si elle s'ensanglantait. À la fin, c'est l'anatomie qu'on perçoit petit à petit : les os, les muscles, les intestins, les poumons et le cœur battant.

À cet instant précis, Ziglote, dérangé par cette vision, entrouvre ses paupières. Dans son crâne, qu'illuminait le rêve, s'immisce un flot ténébreux ; la chambre baigne dans le noir, il doit tâtonner pour trouver le commutateur de sa lampe sur sa

table de chevet. La lumière, faible et tamisée, qui jaillit de l'ampoule, caresse les objets et leur donne une texture rugueuse et vieillie. Les yeux de Ziglote se sentent d'abord agressés, puis s'habituent à l'éclairage en peu de temps. À l'intérieur de son ventre, la faim pousse des borborygmes longs et trainants : le son résonne dans son corps et parvient directement à son cerveau sans chatouiller ses oreilles. Ziglote s'assure que sa femme, à ses côtés, dort toujours. Il présume que oui. Seule la tête échevelée dépasse des couvertures, une touffe de cheveux gris, aplatie sur le visage ridé, se soulève et se rabat sur le menton au rythme des ronflements. Une bulle de salive se forme aussi au coin gauche de la bouche édentée (un puits noir, un trou sans fond, une cavité sombre aux parois baveuses et glissantes). Ziglote sort du lit, son dos et ses jambes craquent. Il n'oublie pas d'abaisser l'interrupteur, à côté du chambranle de la porte, qui est relié à sa lampe de chevet. Sa femme replonge ainsi dans le noir. À l'autre extrémité du couloir, un filet de lumière bleutée et stroboscopique s'échappe de sous la porte de la chambre de son fils. Ziglote, le torse nu, maigre, le ventre creux, la cage thoracique visible sur sa peau qui en épouse la forme dentelée, portant pour seul vêtement un pantalon de pyjama rayé bleu et blanc, s'aventure, le dos courbé, jusqu'à la chambre de son fils. Il entrouvre à peine la porte, comme tantôt ses paupières. Son unique progéniture, assise à son bureau, nue devant l'écran de son ordinateur, est en ligne, en plein rapport pornographique. Il a son casque cérébral sur la tête et six fils réseautiques plantés dans le ventre (où se sont formées des ouvertures, des plaies permanentes), son érection est entretenue par une gaine pelvienne en plastique. L'ordinateur, une machine possédant quelques propriétés organiques, émet des bruits de succion et des plaintes électroniques. Ziglote ferme la porte, traverse le salon (faiblement éclairé par les lueurs des réverbères) et se rend à la cuisine. Lorsqu'il ouvre la porte du réfrigérateur, un bouton, muni d'un ressort maintenant libéré de sa pression, s'allonge, et cela provoque l'allumage de l'ampoule à l'éclairage blanc laiteux qui se trouve au-dessus de la grille supérieure. Ziglote attrape un mets déjà cuit dans un contenant de

plastique : une viande rouge avec des patates arrosées d'une sauce brune. Il le réchauffe au micro-ondes pendant deux minutes. À travers la vitre du four, qui allume automatiquement sa lumière intégrée quand débute son activité, il voit la sauce épaisse trembler sous la chaleur. Une légère fumée s'échappe par le petit interstice laissé par le couvercle préalablement ouvert à cette fin. Ensuite, Ziglote avale machinalement son plat, debout derrière le comptoir. Une fois son repas terminé, il jette le contenant en plastique et la fourchette souillée, et se rend au salon.

Le veilleur s'assied dans le fauteuil de style club disposé au centre de la pièce, devant le grand écran de la télévision. Il presse le bouton rouge de la télécommande encastrée dans le bras droit du fauteuil. L'écran s'anime et drape d'un éclairage bleuté (similaire à celui s'évadant sous la porte de la chambre de son fils à la manière d'un corps liquide) les objets, les meubles, le tapis, enveloppe et couvre comme d'une chape le corps de Ziglote. Seuls ses yeux qui scintillent et produisent des éclairs blancs échappent à l'uniformité de la couleur ambiante, projetée par la télévision. Un homme, qui semble gigantesque à cause de la superficie de l'écran, apparaît debout derrière un comptoir sur lequel repose une batterie de cuisine neuve, et porte un tablier par-dessus une chemise luxueuse. Il a les cheveux laqués, peignés sur le côté. Derrière lui, on voit un four, un réfrigérateur et de très grandes armoires en bois. Au bas de l'écran, un texte au lettrage blanc défile sur une bande bleue. Tandis que le cuisinier prend un chaudron et adresse quelques mots à la caméra (qui capte et transforme l'image en ondes électriques propagées dans des ordinateurs qui retransmettent à nouveau l'information, reconduite par un réseau de filage métallique, jusqu'à des postes de réception qui modifient le message en une forme picturale observable par des yeux humains et qui sont reliés à un cerveau), Ziglote ouvre le téléviseur mental, disposé à sa droite sur la tablette supérieure d'une petite bibliothèque à portée de main du fauteuil de style club. Il y a un magnétoscope sur la tablette inférieure. Le câble d'images entrantes (celles du cuisinier artificiel) est branché au magnétoscope, par un bloc séparateur.

En plus du câble principal, un fil relie le téléviseur mental au magnétoscope qui reçoit ainsi une double information. Les crocs du fil de connexion de l'homme à la machine s'insèrent dans le cou de Ziglote, dans ses veines jugulaires, le fil se rend jusqu'au téléviseur mental dans l'entrée de réception d'images (et non pas dans la zone de sortie, comme c'est la norme pour ce type d'appareil). Un autre fil établit la communication entre le téléviseur mental et le bloc séparateur du magnétoscope. Enfin, un fil rassembleur part du magnétoscope jusqu'au poste de réception qui lit l'information reproduite sur l'écran géant du salon.

Ziglote insère une vidéocassette dans le magnétoscope après y avoir inscrit, sur une bande collante blanche, la date et l'heure à l'aide d'un feutre noir. Il appuie ensuite sur le bouton d'enregistrement. Il plante dans son cou, là où des plaies rouges, vives et purulentes, l'irritent constamment, les crocs du fil du téléviseur mental. Son corps tremble puis se raidit, ses yeux se révoltent. À cet instant, l'écran géant brouille l'image du cuisinier, les formes s'allongent, se rétrécissent; tout semble projeté sur la surface réfléchissante d'un dos de cuiller qui ballotte. Un gros plan montre le visage du comédien zébré de filaments bleus intermittents; son faciès est en mutation, sa pilosité augmente à vue d'œil (ses cheveux allongent et des points de barbe naissent sur ses joues et son menton), sa bouche se tord, son rictus laisse apercevoir des dents gâtées. L'image de la cuisine est percée à sa surface par des bulles de chaleur qui éclatent. De l'eau s'écoule du plafond, le plâtre mouillé s'effrite et tombe par plaques sur le comptoir de la cuisine et sur le plancher. Une porte d'armoire pendouille, une de ses pentures a cédé et l'autre, celle du bas, la retient faiblement en grinçant. Parce qu'elle est suspendue de guingois, on voit, au travers des ombres, une partie de l'intérieur des armoires vides, d'où s'échappe en débordant une espèce de mousse verte de nature végétale. Le tablier du cuisinier est taché de sang à la hauteur du ventre; devant lui, sur le comptoir, le comédien a repoussé sur les côtés, en désordre, les différents éléments de la batterie de cuisine pour faire place à une énorme carcasse de viande (probablement le ventre et les côtes d'un

bovidé). La bande bleue au bas de l'écran où défilaient des annonces mercantiles a, quant à elle, disparu. Après avoir prononcé quelques mots que le mauvais son a rendus inintelligibles, le cuisinier découpe nerveusement la carcasse ; il attaque la viande avec un couperet, ses mouvements sont longs et exagérés. Chaque fois que l'instrument de boucherie se plante dans le corps mort du bovidé, le comédien doit peser de tout son poids sur la carcasse avec sa main gauche et tirer, avec l'autre main, le couperet vers le haut, par petits essais successifs, afin de le déprendre. Cette gestuelle saccadée, fondue dans un ensemble parasité par des bulles en éclatement et des raies bleutées électriques, rappelle le mouvement des vieux films muets, en noir et blanc, dont le défilement d'images statiques était entrecoupé de vides et de néant.

Pendant que le rêve de Ziglote, surajouté aux images de l'écran, continue, la bande de la magnétocassette s'enraye et stoppe l'enregistrement. Malheureusement, l'événement ne rejoindra pas les archives télévisuelles de Ziglote. (L'homme conserve, depuis cinq ans, à partir du moment où il a inversé le processus de son téléviseur mental, ses enregistrements datés dans un coffre. Chaque magnétocassette contient des images mentales nocturnes sorties de la tête de Ziglote, en passant par les crocs plantés dans son cou jusqu'au téléviseur mental qui les retransmet au magnétoscope qui, à son tour, les enregistre après les avoir intégrées au flux d'informations provenant du câble télévisuel, connecté dans le même bloc séparateur vissé dans l'entrée unique du vidéo. Il arrive que Ziglote, insomniaque, tente de produire des images par ce même procédé, mais rien ne se passe excepté un léger vacillement, un bruit, dans la transmission des émissions télévisuelles normales. La surimpression des images oniriques fonctionne seulement lorsque, réveillé par un rêve déstabilisant en plein cœur de la nuit, il sort du lit et se connecte aux appareils interreliés en se concentrant sur les dernières images qui occupaient son esprit. Le reste du travail s'exécute automatiquement ; le cerveau induit des images à l'ensemble virtuel et les machines excitent en revanche le rêve forclos qui vit

par lui-même, comme s'il somnolait désormais à l'écart du dormeur. Avec cette collection de souvenirs, Ziglote prépare un projet artistique mi-biographique, mi-fictif, qui présentera, vers la fin de ses jours, un montage de synthèse de quarante-cinq minutes de ces images, commentées par sa propre voix d'outre-tombe qui établira alors, peu ou prou, une cohérence narrative.) Le bris mécanique ne perturbe pas sa concentration. Il reste dans la même position, droite, les membres raides et crispés. C'est sa femme qui viendra le débrancher à l'aurore quand la pièce baignera dans un éclairage vaporeux; le ciel de la ville étant constamment couvert par un nuage très dense de pollution atmosphérique, les rayons du soleil se heurtent à cette couche épaisse qui devient phosphorescente à cause de cette réverbération. Quand sa femme extirpe les crocs de son cou, Ziglote sursaute, dérangé par la violence de la séparation. Chaque fois, sa vision ne recouvre pas immédiatement sa perspective. Pendant un instant assez bref, tout ce qu'il voit ne lui semble pas exister à l'extérieur de son enveloppe charnelle. Il voit carrément dans sa tête. Par exemple, s'il bouge un bras dans le champ de son regard, ce mouvement lui semblera provenir de l'intérieur de son crâne ou du fond de ses yeux. Ou bien encore, l'écran de la télévision perçu en face de lui, derrière son regard, dissimule et camoufle l'écran réel; pour s'assurer de sa présence, Ziglote a l'impression qu'il doit s'avancer et le toucher avec le bout de ses doigts. La sensation tactile communiquerait alors une information bizarre et inadéquate, Ziglote ayant l'impression de mettre les doigts sur une drôle de surface, comme les parois pierreuses d'une caverne.